

NOUVELLES CHOISIES,
PRÉSENTÉES ET TRADUITES
PAR NATHALIE SERVAL

LISA TUT TLE

LES CHAMBRES
INQUIÈTES



Dystopia

Workshop

Les Chambres inquiètes

Lisa Tuttle

Choix, présentation et traduction : Nathalie Serval

Relecture : Bertrand Bonnet

Couverture : Stéphane Perger

© Dystopia Workshop 2014

11, square Lamartine 91000 Évry

www.dystopia.fr

Imprimé par Nouvelle Imprimerie Laballery,
rue Louis-Blériot BP 61 58502 Clamecy Cedex

Maquette : David Bosman, Laure Afchain

Dépôt légal : avril 2014

ISBN 979-10-91146-09-8 EAN 9791091146098

Les Chambres inquiètes

Lisa Tuttle

Nouvelles choisies, présentées et traduites
par Nathalie Serval

Les nouvelles de ce recueil ont été précédemment publiées par Denoël dans la collection Présence du Fantastique et sont tirées des recueils *Le nid* (PdF n°6), *Sur les ailes du Cauchemar* (PdF n°41) et de la série des *Territoires de l'inquiétude* (9 volumes). Traduction revue par Nathalie Serval.

Premières publications en anglais

Un nid d'insectes

Bug House, paru dans
*The Magazine of Fantasy
and Science Fiction*, 1980

Sans regret

No Regrets, paru dans
*The Magazine of Fantasy
and Science Fiction*, mai 1985

En pièces détachées

Bits and Pieces, paru dans
Pulphouse, n° 9, nov. 1990.

La tombe de Jamie

Jamie's Grave, paru dans
Shadows 10, anthologie
composée par Charles L. Grant,
Doubleday, 1987

Lézard du désir

Lizard Lust, paru dans
Interzone, n° 39, sept. 1990

Vol pour Byzance

Flying to Byzantium,
paru dans *The Twilight Zone
Magazine*, 1985

L'autre chambre

The Other Room, paru dans
Whispers, vol. 5, n° 1-2, 1982.

Oiseaux de lune

Birds of the Moon, extrait
du recueil *A spaceship built of
stone*, The Women's Press, 1987

Propriété commune

Community Property, paru
dans *Shayol*, 1980

Une amie en détresse

A Friend in Need, paru dans
The Twilight Zone Magazine,
1981

L'autre mère

The Other Mother, paru
dans *The Magazine of Fantasy
and Science Fiction*, 1980

Les mains de Mr. Elphinstone

Mr. Elphinstone's Hands, paru
dans *Skin of the Soul*, anthologie
de Lisa Tuttle, The Women's
Press, 1990

La plaie

The Wound, paru dans *Other
Edens*, anthologie de
Christopher Evans et Robert
Holdstock, Unwin Paperbacks,
1987

Le nid

The Nest, paru dans
*The Magazine of Fantasy
and Science Fiction*, 1983

Préface

Je n'ai pas choisi la traduction ; cette voie s'est imposée à moi dès mon enfance, bercée par le *tac tac* de la machine à écrire d'Alain Dorémieux. Si celui-ci n'avait pas épousé ma mère, j'aurais peut-être embrassé une carrière plus conforme aux attentes de mes grands-parents – l'administration ou la banque – et souffert toute ma vie d'un manque impossible à nommer, comme un membre fantôme. Mais le destin, ou le hasard des rencontres amoureuses, en a décidé autrement. À mes yeux de petite fille, puis d'adolescente, une profession qui permettait de veiller toute la nuit en musique et laissait les journées libres pour des promenades en bord de mer et d'interminables parties de Monopoly représentait un idéal indépassable. Aussi, quand Alain me proposa de me « faire la main » sur des nouvelles destinées à être publiées dans *Fiction*, dont il avait repris la direction en 1980, je me suis jetée à l'eau avec toute l'inconscience de mes dix-huit ans. Quelques mois plus tôt, mon bac littéraire en poche, je m'étais inscrite en DEUG de Littérature et Civilisation Anglophones à l'Université de Bordeaux – pour la forme, car on avait plus de chance de me croiser dans les salles de cinéma et les bars à bières de la ville que sur les bancs de la fac. C'est l'apanage de la jeunesse – de la mienne, en tout cas – de s'imaginer qu'elle n'a rien à apprendre.

Ma première traduction – *Achronos*, de Lee Killough – est parue dans le n°333 de *Fiction*, en octobre 1982. Je mourrais probablement de honte si je la relisais aujourd'hui. J'ai investi mes maigres droits d'auteur (ainsi que la totalité

de ma tirelire) dans l'achat d'une petite Erika mécanique dont la mallette noire m'accompagna dès lors dans mes trajets hebdomadaires entre Bordeaux, les Landes et la côte basque. Ma traduction suivante, parue un mois plus tard, toujours dans *Fiction*, fut *La Danse du labyrinthe* (*Treading the Maze*), d'une certaine Lisa Tuttle. Du même auteur, il y eut ensuite *La Mémoire du bois* (*The Memory of Wood*), puis *Le Nid* (*The Nest*) : à peine trois textes, mais qui allaient jouer un rôle décisif dans mon existence.

Faisons à présent un saut dans le temps... En 1989, après avoir travaillé pour une radio associative, puis une compagnie théâtrale, j'entreprends une formation en tourisme. La disparition des éditions OPTA, deux ans plus tôt, semble avoir mis un terme définitif à ma carrière d'aspirante traductrice ; mon CV squelettique – quelques *Galaxielbis*, un ou deux *CLA*¹ – n'a pas suffi à m'ouvrir d'autres portes. Mais un jour, je reçois un message d'Alain : Jacques Chambon cherche à me joindre. Il a acheté les droits du premier recueil de Lisa, *A Nest of Nightmares*, qui reprend la plupart des nouvelles publiées dans *Fiction*, et souhaite m'en confier la traduction.

Dans les années qui suivirent, ma route allait croiser celle de Lisa à de multiples reprises. Après *Le Nid*, il y eut un autre recueil, *Sur les ailes du cauchemar*, deux romans, *Gabriel* et *Futurs perdus*, ainsi que les nouvelles qui émaillent les sommaires de huit des neuf volumes de l'anthologie *Territoires de l'inquiétude*, toujours chez Denoël.

1 Club du Livre d'Anticipation : collection des éditions OPTA dirigée successivement par Jacques Sadoul, Alain Dorémieux, Jacques Berger, Michel Demuth et Daniel Walther, jusqu'à sa disparition en 1987. Chaque volume (cartonné et recouvert d'une jaquette illustrée) comprenait deux, parfois trois romans du même auteur.

Par la suite, j'allais travailler pour d'autres éditeurs, aborder d'autres genres littéraires. Mais ces petits cailloux semés derrière moi traçaient à mon insu un chemin aux prolongements inattendus.

Ainsi, le jour où j'ai rencontré Mélanie Fazi, elle m'a dit combien la lecture de mes traductions de Lisa avait influencé sa vocation d'auteur fantastique – un des plus beaux compliments qu'on m'ait faits. Plus tard, la parution d'*Ainsi naissent les fantômes*² m'a permis d'échanger enfin quelques mots avec Lisa. *You were my lucky charm* – mon porte-bonheur, lui ai-je alors confié. En effet, sans ces trois petites nouvelles publiées dans *Fiction*, à l'heure qu'il est, je distribuerais peut-être des dépliants aux visiteurs d'un office de tourisme landais. C'est également ce soir-là que l'équipe de Dystopia a évoqué pour la première fois devant moi l'idée d'une deuxième anthologie, une sorte de *best of* des nouvelles de Lisa que j'avais traduites.

Le petit comité de sélection constitué pour l'occasion est rapidement tombé d'accord sur les quatorze textes qui composent le sommaire de ces *Chambres inquiètes*. Mes préférés, ceux que j'étais prête à défendre bec et griffes (ce ne fut pas nécessaire), y figurent tous. Certains avaient laissé sur moi une empreinte indélébile, comme *Vol pour Byzance*, *La Plaie*, *Un Nid d'insectes* et son final qui m'inspire toujours le même effroi. D'autres, étrangement, s'étaient envolés de ma mémoire. Ainsi, *Sans regrets*, un de mes favoris, pourtant. Peut-être pas le plus représentatif de Lisa – Miranda Ackerman s'en sort plutôt bien comparée à la plupart des héroïnes «tuttliennes» vouées à

2 Nouvelles de Lisa Tuttle choisies, présentées et traduites par Mélanie Fazi (Dystopia Workshop 2011)

la défaite, la mort ou l'enfermement dans un cauchemar sans issue –, même si les thèmes qu'il aborde – la difficulté de concilier maternité et création, la coexistence des mondes issus de nos choix, séparés parfois par la simple épaisseur d'une porte – traversent toute son œuvre. À la relecture, j'ai réalisé que Miranda, à travers le dilemme qu'elle affronte, sa décision de fuir une relation qui lui apparaît comme une prison pour vivre sa vocation, malgré le prix à payer, m'adressait un signe prémonitoire au moment où je me plongeais dans la traduction de *Sur les ailes du cauchemar*. Et j'ose l'hypothèse que mon moi de trente ans s'est alors efforcé de repousser cette inquiétante messagère dans les coulisses de son inconscient...

Deux décennies plus tard, ce recueil a sonné pour moi l'heure des retrouvailles avec Miranda et ses semblables, mais aussi avec les versions successives de moi-même qui ont tenté de leur rendre justice, chacune avec ses moyens : l'étudiante désinvoltée, persuadée que le monde de l'édition n'attendait qu'elle ; la jeune mariée désireuse de faire ses preuves dans tous les domaines de l'existence ; la trentenaire partagée entre son amour viscéral pour son enfant et l'intuition lancinante qu'elle était en train de passer à côté de la vie...

Ce fut une expérience troublante de les voir toutes trois réunies autour de ma table de travail, pendant ces quelques mois. Après les avoir copieusement engueulées pour leurs approximations, leurs maladresses que je me suis efforcée de rectifier, je leur ai touché un mot de ce qui les attendait : les échecs cuisants et les coups de pouce du destin, le doute permanent et les rencontres miraculeuses... Je leur ai dit tout ce qu'elles devaient à Dorémieux et à Chambon, ces figures tutélaires trop vite disparues, et les ai invitées à

savourer chacun des moments qu'elles passeraient en leur compagnie.

Et comme elles tournaient vers moi un regard plein d'interrogations, espérant que je les conforte dans leurs choix passés et à venir, je leur ai affirmé d'un ton catégorique: *Sans regret!*

Mais ça, comme aurait pu l'écrire Lisa, *Ce n'était que le premier de mes mensonges...*

Nathalie Serval

Un nid d'insectes

La maison était une épave, échouée tel un vaisseau fracassé sur un promontoire herbeux dominant l'océan. Ellen sentit son cœur chavirer lorsqu'elle la découvrit.

— C'est là? demanda le chauffeur du taxi, dubitatif, pendant que la voiture ralentissait.

— Je pense que oui, répondit Ellen sans conviction.

Elle avait peine à croire que sa tante – ou quiconque – pût vivre en ce lieu.

Suivant l'usage local, la maison était en bois, perchée sur des blocs de ciment qui la surélevaient d'environ un mètre. Pourtant, elle paraissait moins exposée à la menace des eaux qu'à celle du vent ou des années. La bâtisse croulait sur ses fondations. Les planches rongées par les intempéries conservaient par endroits des traces de peinture grise écaillée. Les fenêtres sans rideaux offraient leur regard mort. Un volet pendait, promis à une chute prochaine. Entre les lattes du balcon branlant, Ellen apercevait la lumière du jour.

— Je vais attendre un moment, proposa le chauffeur en s'arrêtant au bout d'un chemin envahi par les herbes. Au cas où y aurait personne là-d'dans.

— Merci.

Ellen s'extirpa de l'arrière du taxi, tirant sa valise derrière elle. Elle tendit à l'homme le montant de la course et leva les yeux vers la maison. Nul signe de vie. Ses épaules s'affaissèrent légèrement.

— Attendez qu'on m'ait ouvert la porte, dit-elle au chauffeur.

Comme elle gravissait péniblement l'allée de ciment défoncée qui menait à l'entrée, Ellen surprit un mouvement furtif derrière la maison. Elle stoppa net et scruta la zone d'ombre qui s'étendait devant elle. Était-ce un chien ? Un enfant ? Une forme sombre, massive et pourtant rapide... Ça avait fui, ou alors ça se cachait. Le taxi attendait toujours, Ellen entendait son moteur derrière elle. Pendant quelques secondes, elle envisagea de retourner sur ses pas. Retrouver Danny. Retrouver leurs problèmes, les men songes et les promesses de son mari.

Elle se remit en marche et, ayant atteint le perron, elle frappa deux coups décidés contre la porte grise dont le bois gauchissait.

Une vieille, très vieille femme, décharnée et visiblement malade, vint ouvrir. Ellen et elle se dévisagèrent en silence.

— Tante May ?

Une lueur de reconnaissance éclaira le regard de la femme qui secoua légèrement la tête.

— C'est Ellen, bien sûr !

Mais depuis quand sa tante était-elle si vieille ?

— Entre donc, mon cœur.

May tendit une main parcheminée, semblable à une serre. La bise fouettait le dos d'Ellen. La maison craquait de toutes parts, et la jeune femme craignit un instant que le perron ne s'effondre sous elle. Elle franchit le seuil en titubant. La vieille femme – sa tante : elle était obligée de se le répéter – referma la porte.

— J'espère que tu ne vis pas seule ici, commença Ellen. Si j'avais su... Si Papa avait su... On aurait...

— Si j'avais eu besoin d'aide, j'en aurais demandé, coupa tante May avec une brusquerie qui rappela son père à Ellen.

— Mais cette maison... protesta celle-ci. Elle est beaucoup trop vaste pour une personne seule. On dirait qu'elle va s'écrouler d'une minute à l'autre, et s'il t'arrivait quoi que ce soit...

La vieille dame eut un rire cassant, comme un bruissement de papier froissé.

— Cette maison me survivra. Et puis, il ne faut pas toujours se fier aux apparences. Regarde un peu autour de toi... Je suis très bien installée.

Ellen accorda enfin un regard au vestibule. Il était vaste, haut de plafond, décoré d'un lustre de cuivre et d'un riche tapis oriental, avec des murs d'une belle couleur crème. Le grand escalier ne donnait aucun signe de délabrement.

— L'intérieur est plus accueillant, concéda-t-elle. De la route, on aurait cru une maison abandonnée. Le chauffeur de taxi ne voulait pas croire que quelqu'un habitait ici.

— Il n'y a plus que l'intérieur qui compte pour moi, reprit la vieille femme. J'ai tout laissé tomber en décrépitude. La maison est mangée par la pourriture et la vermine, mais même ainsi elle ne va pas aussi mal que moi. Elle sera encore debout quand on m'aura mise en terre, et c'est tout ce que je demande.

Ellen étreignit les épaules décharnées de sa tante.

— Ne parle pas ainsi! Il n'est pas question que tu meures.

Encore ce rire...

— Regarde-moi, ma chérie. Tu vois bien que si. Il n'y a plus rien à faire pour moi. Je suis toute rongée de l'intérieur. Je tiens à peine debout pour t'accueillir.

Ellen plongea son regard dans celui de sa tante, et ce qu'elle y lut lui brouilla les yeux de larmes.

— Mais les docteurs...

— Les docteurs ne connaissent pas tout. Chacun de nous voit son heure sonner un jour ou l'autre. Entrons et asseyons-nous. Désires-tu déjeuner? Tu dois être affamée après ce long voyage.

Hébétée, Ellen suivit sa tante dans la cuisine, une pièce étroite dans les tons vert et or. Elle s'assit devant la table et se perdit dans la contemplation du papier peint, une composition de poissons et poêles à frire.

Sa tante était mourante. C'était parfaitement inattendu. La sœur aînée de son père – de huit ans seulement, se rappela-t-elle. Et son père était un homme robuste, encore dans la force de l'âge. Elle leva les yeux vers sa tante, la vit qui allait péniblement du placard à la paillasse, de la paillasse à l'étagère, préparant le déjeuner.

Elle se leva d'un bond.

— Laisse-moi faire, tante May!

— Non, non, trésor. Je sais où se trouvent les choses, vois-tu. Toi, non. Dieu merci, je peux encore bouger.

— Est-ce que papa est au courant? Quand l'as-tu vu pour la dernière fois?

— Ô Seigneur! Je ne voulais pas l'accabler avec mes problèmes. Ça fait des années qu'on ne s'est pas vus. Je crois que la dernière fois remonte à... Oui, c'était pour ton mariage, chérie.

Ellen se rappelait. Ç'avait été sa dernière rencontre avec tante May. Elle avait peine à croire que la femme dont elle gardait le souvenir et celle-ci étaient une seule et même personne. Qu'est-ce qui l'avait donc vieillie ainsi en seulement trois ans?

May déposa une assiette sur la table devant Ellen. Un bloc de thon mayonnaise entouré de biscuits au sésame.

— Je n'ai pas grand-chose de frais sous la main, expliqua-t-elle. Surtout des conserves. Il m'est devenu difficile

de faire des courses, mais je n'ai plus guère d'appétit non plus. Alors, peu importe ce que je mange. Veux-tu du café ? Ou du thé ?

— Du thé, s'il te plaît. Tante May, ne serais-tu pas mieux à l'hôpital ? Au moins, on prendrait soin de toi...

— Je prends très bien soin de moi ici même.

— Je suis certaine que papa et maman seraient ravis de t'avoir chez...

May secoua fermement la tête, mais Ellen insista.

— À l'hôpital, on trouverait peut-être un remède...

— Il n'existe pas de remède pour le mal dont je souffre, Ellen. Sinon la mort.

La bouilloire se mit à siffler ; May versa l'eau chaude sur un sachet de thé au fond d'une tasse.

Ellen se laissa aller contre le dossier de sa chaise, la tempe droite appuyée au mur. Elle percevait un infime, un perpétuel craquement de mandibules à l'intérieur de la cloison... Des termites ?

— Veux-tu du sucre avec ton thé ?

— S'il te plaît, répondit-elle machinalement.

Elle n'avait pas touché au repas, elle ne désirait ni boire ni manger.

— Ô Seigneur ! soupira tante May. Je crains que tu ne doives le boire nature. Il y a bien longtemps que je n'avais pas ouvert ceci. Il y a là-dedans plus de fourmis que de grains de sucre.

Ellen vit sa tante déverser tout le contenu de la boîte en fer dans la poubelle.

— Tante May, est-ce une question d'argent ? Demeures-tu ici parce que tu n'as pas...

— Dieu merci, sûrement pas !

May s'assit à la table auprès de sa nièce.

— J'ai assez d'argent placé et à la banque pour subvenir à mes besoins. Et puis, cette maison m'appartient. Je l'avais achetée lorsque Victor a pris sa retraite, mais il n'a pas vécu assez longtemps pour en profiter avec moi...

Prise de compassion, Ellen se pencha vers la frêle silhouette de sa tante afin de la serrer dans ses bras, mais elle lui fit signe de s'écarter.

— Après la mort de Victor, je n'ai plus eu le goût de l'aménager. Voilà pour quoi elle est restée à l'état de ruine. Nous avons eu le terrain pour une bouchée de pain, parce que personne ne voulait de la maison...

May redressa subitement la tête et sourit.

— Que dirais-tu si je te laissais cette maison après ma mort, ma chérie?

— Tante May, je t'en prie...

— Ta-ta-ta! Qui d'autre que toi? À moins qu'elle ne te fasse horreur, mais je t'assure que le terrain a de la valeur. Si la maison était trop abîmée, tu pourrais toujours l'abattre et construire quelque chose à ton idée, avec Danny...

— C'est très gentil à toi, mais je n'aime pas t'entendre évoquer ta mort.

— Ah? Moi, ça ne me gêne pas. Mais si ça t'ennuie, nous n'en parlerons plus. Veux-tu que je te montre ta chambre?

Elle la conduisit à l'étage en pesant sur la rampe. Profitant d'une halte, elle expliqua :

— Je ne monte plus guère là-haut. J'ai déménagé ma chambre au rez-de-chaussée, parce que l'escalier me causait trop de fatigue.

Poursuivre la lecture de
Les Chambres inquiètes de Lisa Tuttle

Table des matières

Préface, par Nathalie Serval	7
Un nid d'insectes	13
Sans regret	41
En pièces détachées	75
La tombe de Jamie	99
Lézard du désir	121
Vol pour Byzance	143
L'autre chambre	181
Oiseaux de lune	195
Propriété commune	209
Une amie en détresse	219
L'autre mère	237
Les mains de Mr. Elphinstone	267
La plaie	301
Le nid	325

Du même éditeur en papier



Yama Loka Terminus

Léo Henry, Jacques Mucchielli

Couverture de Stéphane Perger

978-2-35346-021-2 | 320 pages – 15 €



Bara Yogoï

Léo Henry, Jacques Mucchielli,

Stéphane Perger

978-2-9535951-0-9 | 150 pages – 10 €



Ainsi naissent les fantômes

Lisa Tuttle, dirigé et traduit par Mélanie Fazi

Couverture de Stéphane Perger

Grand Prix de l'Imaginaire 2012

catégorie « Nouvelle étrangère »

pour l'ensemble du recueil

978-2-9535951-3-0 | 220 pages – 15 €



L'apocalypse des homards

Jean-Marc Agrati

Couverture de Laurent Rivelaygue

978-2-9535951-1-6 | 320 pages – 15 €



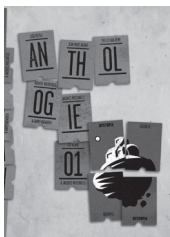
Le Prophète et le Vizir

Yves et Ada Rémy

Couverture de Corinne Billon

et Laure Afchain

978-2-9535951-9-2 | 160 pages – 10 €



Anthologie 01

Dystopia

Couverture de Laurent Rivelaygue

979-10-91146-01-2 | 288 pages – 15 €



Tadjélé – Récits d'exil

Léo Henry, Jacques Mucchielli,
Laurent Kloetzer, Stéphane Perger

979-10-91146-00-5 | 352 pages – 20 €



Les Soldats de la mer

Yves et Ada Rémy
Couverture de Corinne Billon
et Laure Afchain

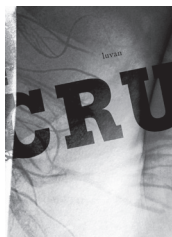
979-10-91146-03 | 352 pages – 20 €



Sur le fleuve

Léo Henry, Jacques Mucchielli
Couverture de Stéphane Perger

979-10-91146-04-3 | 204 pages – 10 €



Cru

luvan

Couverture de Stéphane Perger

979-10-91146-05-0 | 192 pages – 10 €

Du même éditeur en numérique



Les Soldats de la mer

Yves et Ada Rémy

Couverture de Corinne Billon
et Laure Afchain

979-10-91146-02-9 | Nouvelles – 6 €



Sur le Fleuve

Léo Henry et Jacques Mucchielli

Couverture de Stéphane Perger

978-2-9535951-8-5 | Roman – inédit – 6 €



Les Cahiers du Labyrinthe – Redux

Léo Henry

Couverture de Laure Afchain

978-2-9535951-5-4 | Nouvelles – 6 €



Ainsi naissent les fantômes

Lisa Tuttle, dirigé et traduit
par Mélanie Fazi

Couverture de Stéphane Perger

Grand Prix de l'Imaginaire 2012
catégorie « Nouvelle étrangère »
pour l'ensemble du recueil

978-2-9535951-4-7 | Nouvelles – 6 €



L'apocalypse des homards

Jean-Marc Agrati

Couverture de Laurent Rivelaygue

978-2-9535951-2-3 | Nouvelles – 6 €



Yama Loka Terminus

Léo Henry, Jacques Mucchielli

Couverture de Stéphane Perger

979-10-91146-07-4 | Nouvelles – 6 €

Uniquement en version PDF



Tous nos livres numériques sont vendus
aux formats PDF et EPUB sans DRM,
en exclusivité sur le site de l'association

<http://e.dystopia.fr/>

À paraître chez Dystopia

EN PAPIER

La Fabrique des cauchemars (titre provisoire)
de Thomas Ligotti
recueil de nouvelles choisies, présentées et traduites
par Anne-Sylvie Homassel

Zelenka - Dernières nouvelles d'Esthrénie (titre provisoire)
roman d'Anne-Sylvie Salzman

Le Mont 84
roman d'Yves et Ada Rémy

La Maison du Cygne
roman d'Yves et Ada Rémy (réédition)

EN NUMÉRIQUE

Bara Yogoï
de Léo Henry, Jacques Mucchielli et Stéphane Perger

Cru
recueil de nouvelles de Iuvan

« Il me fallait faire en sorte que les interlocuteurs
fussent assez distincts pour être deux
et assez semblables pour n'être qu'un. »

J.L. Borges, *Le livre de sable*.

